

« Chronique d'un temps flou » L'espace documentaire revisité

Linda Soucy

Numéro 39-40, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soucy, L. (1988). Compte rendu de [« Chronique d'un temps flou » : l'espace documentaire revisité]. *24 images*, (39-40), 54–55.

«CHRONIQUE D'UN



Danielle Bérard et Robert Gauthier dans leur espace urbain

PHOTO: ALAIN CHAGNON

L'ESPACE DOCUMENTAIRE REVISITÉ

Le temps qui passe, les années qui filent, creusent inévitablement une distance entre les générations. «Je est un Autre» disait Rimbaud, et il y a quelque chose de cette distance à jamais infranchissable, dans le fait d'avoir eu vingt ans, selon le hasard de sa venue au monde, pendant une décennie plutôt qu'une autre. Le très beau film de Sylvie Groulx, *Chronique d'un temps flou*, est tout entier animé par le désir de mesurer cette distance, de jauger l'écart, de baliser l'étendue qui sépare la cinéaste et sa génération — elle avait quinze ans en mai 68 — de ceux et celles qui, nés pendant les années soixante ont aujourd'hui plus ou moins vingt ans. Car il n'y a que la mesure juste, la bonne distance, qui permette de jeter un pont afin que se rencontrent ceux et celles qui, avant que le film n'existe, étaient séparés.

Chez Sylvie Groulx le documentaire est avant tout un espace d'où peut émerger la parole, sa part de discours et de désir, et un lieu d'où peut surgir le réel, sa part de fiction et au détour de quelques plans, quelquefois même, son inquiétante étrangeté — le petit parc hideux, aux allures de science-fiction entrevu au début du film, le petit bungalow rouge, qu'on pré-

sume être celui des parents de Mario, devant lequel se promène un petit chien.

Et ce lieu, on sent que la cinéaste l'organise depuis son désir: apprendre quelque chose sur les jeunes d'aujourd'hui. Désir qu'elle confie au spectateur dès le début du film, affrontant la première la caméra accompagnée de son jeune fils. Car il s'agit pour Sylvie Groulx d'aller rencontrer les «passeurs», ceux dont la jeunesse est un relais entre la sienne propre et celle future de son fils, ceux dont les vingt ans font figure de point équidistant entre les années soixante-dix et l'an deux mille. Ces «passeurs», Sylvie Groulx les a bien choisis. Bien choisis car on n'écoute véritablement que ceux qui ont quelque chose à nous apprendre et que le désir de cinéma ne peut venir que de ceux que l'on aime. Bien choisis car il s'agissait pour la cinéaste d'ébranler un discours redondant et médiatique sur la jeunesse, à savoir: l'incapacité des jeunes à penser le monde, leur absence de créativité et de sens critique, voire leur conformisme et leur apathie. *Chronique d'un temps flou* réussit à faire des brèches dans ces lieux communs, à montrer ce qui était caché, à donner à entendre ce qui autrement serait

resté muet, tâches nobles du cinéma documentaire revisité par Sylvie Groulx. Qui sont-ils donc et qu'ont-ils donc à dire ces quelques jeunes qui osent se commettre devant le caméra?

Mario et Sylvain vivent dans une petite ville de la vallée de la Matapédia et font partie du groupe de musique *heavy metal* «Bloodstone». Ils ne sont pas plus intéressés par les Beatles que par les Stones ou Hendrix, mais discutent avec lucidité du chômage et du capitalisme, de leur incapacité à s'imaginer quelque part dans l'avenir, de la musique aussi, qui est leur passion, et dont ils ne sont pas certains qu'elle puisse un jour leur apporter de quoi vivre. Danielle et Robert, jeunes Montréalais, conjuguent amour et création. Ils survivent tant bien que mal de projets de développement de l'emploi et leurs œuvres, d'immenses collages urbains et apocalyptiques, deviennent des éléments picturaux qui se fondent dans la forme du film pour le mener plus loin.

Maryse enfin, qui part étudier à Aix-en-Provence et quitte en cours de film son copain Jean, la caméra se faisant révélatrice de leurs divergences. Jean est le seul parmi les «personnages» choisis à véhiculer un discours de droite, discours

TEMPS FLOU»

par Linda Soucy



Robert et Danielle

PHOTO: ALAIN CHAGNON



Gérald Bouillon



Maryse Potvin

qui fait rire la salle.

Chronique d'un temps flou est tout entier porté par un regard, celui de la cinéaste. Si Sylvie Groulx sait se placer à la bonne distance, elle sait aussi monter et filmer à la bonne vitesse et redonner à l'entrevue, à la parole donc, l'espace qu'ils sont en voie de perdre. La cinéaste ne tente jamais d'orienter les propos des participants, tout au plus se contente-t-elle de poser des questions qui répondent à son désir de savoir et de comprendre. Savoir si quelque chose du féminisme a été sauvegardé, si les filles s'entendent mieux avec leur mère, si l'état actuel du monde inquiète les jeunes. Regard jamais autarcique ou moralisateur et où pointe souvent un humour complice répondant à celui des participants.

Si le film atteint au plan formel une grande unité et sait maintenir l'intérêt, c'est parce qu'il joue sur la durée, la cinéaste ne nous révélant que progressivement les morceaux d'expérience des «personnages». On ne verra «Bloodstone» en scène qu'après que la cinéaste nous ait donné le temps de les connaître un peu. On n'ira avec Maryse à Aix-en-Provence qu'après l'avoir un peu rencontrée, ce qui nous permet de partager sa désillusion.

Ces «personnages», il était important pour Sylvie Groulx de les situer dans un ensemble, qu'ils soient partie prenante d'un paysage, d'un lieu, de conditions économiques et sociales, d'un espace culturel. Ici donc, ce n'est pas la fiction qui se fait le chien de garde du réel, comme dans certains documentaires récents, afin le plus souvent d'en contenir la charge corrosive, mais bien du réel qu'émerge la narration, la fiction; on ne va pas non plus dans la vie sans être un «personnage».

L'unité formelle du film est également assurée par la présence des graffiti, qui en pontuent les séquences et permettent que les propos des participants trouvent un écho ailleurs, deviennent plus vastes. À la fin du périple, Sylvie Groulx ayant fait le point sur sa jeunesse, tout comme elle a demandé aux autres participants de le faire, s'entretient une dernière fois avec Maryse. Toutes deux prennent place dans cette étrange autoroute des temps futurs qu'est le funiculaire du stade olympique. Les plus beaux plans du film sont les derniers, alors que les silhouettes des deux femmes se détachent depuis le haut du stade sur le paysage urbain. Le temps est gris et brumeux, il est flou, et c'est de ce lieu hideux que la cinéaste

extirpe la beauté, c'est de ce lieu froid et déshumanisé, emblème d'un avenir cauchemardesque, qu'elle fait naître l'un des moments les plus émouvants du film. Maryse termine sur des paroles qui ne résument pas que le sentiment de la jeunesse, mais celui émergé de ce temps flou, avec lequel nous devons tous composer: «J'aime ça vivre maintenant parce que je suis libre de faire ce que je veux. Mais en même temps je trouve ça difficile parce qu'on a plus de point de repère. On est pris à trouver ses propres valeurs et à s'inventer tout seul un sens à sa vie.»

On ne peut que se réjouir du succès du film de Sylvie Groulx, sorti en salle après une première projection au Festival international de films et vidéos de femmes. Le film a tenu l'affiche quatre semaines dans la petite salle du Ouimetoscope et a très souvent fait salle comble. Preuve qu'il existe un public pour le documentaire qui ne dénie pas son nom. ●

CHRONIQUE D'UN TEMPS FLOU

Québec 1988. Ré. et scé.: Sylvie Groulx. Ph.: Michel La Veaux. Mont.: Jean Saulnier. Mus.: Pierre Flynn. Int.: Maryse, Danielle, Mario, Robert et les autres. 90 min. Couleur. Dist.: Les Films du Crépuscule.